

La fourrure sous toutes ses coutures!

Michèle Jean

Numéro 76, hiver 2004

De l'article de traite à l'oeuvre d'art : la fourrure

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7298ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, M. (2004). La fourrure sous toutes ses coutures! *Cap-aux-Diamants*, (76), 10-14.

LA FOURRURE SOUS TOUTES SES COUTURES!



Ce portrait d'Éléonore d'Autriche (1498-1558), épouse de François 1^{er} de France, illustre bien l'engouement de la noblesse pour les fourrures. (Bibliothèque nationale de France).

■ PAR MICHÈLE JEAN

À l'évocation du mot fourrure, on pense au chaud, au moelleux, au beau, voire au luxueux. Une telle définition s'applique bien à la réalité d'aujourd'hui. Toutefois, à une époque plus reculée, il faudrait lui ajouter une vocation utilitaire pour ne pas dire vitale, car il fut un temps où se protéger du froid venait tout de suite après la nécessité de se nourrir.

L'historien Robert Delort, dans son ouvrage portant sur l'histoire de la fourrure, caracté-

rise celle-ci comme «étant des peaux souples, munies de poils moelleux susceptibles de servir à l'habillement des hommes». Il pousse également sa réflexion en ajoutant qu'une fourrure, c'est un pelage aussi unique que l'animal qui l'a porté, c'est l'utilisation par l'homme de cette peau avec laquelle il se protège ou il s'orne.

Voilà une pensée qui a inspiré le présent article. On y abordera la matière première, c'est-à-dire l'animal chassé ou élevé dans une ferme spécialisée. Viendra ensuite le commerce des fourrures qui a eu un impact crucial sur le développement du Canada. Bien sûr, on traitera de l'industrie de la transformation de la fourrure et des métiers qui s'y rattachent. Enfin, usages, mode et société seront rapidement évoqués.

TRAPPAGE ET FERMES D'ÉLEVAGE

De nos jours, sur le marché, on trouve les fourrures sauvages provenant d'animaux capturés dans la nature et celles d'animaux élevés sur des fermes spécialisées. Au Québec comme au Canada, la production se répartit également entre les deux catégories alors qu'à l'échelle mondiale, 90 % des fourrures proviennent des fermes d'élevage.

Le trappage constitue le principal moyen de capture des animaux à fourrure sauvage. Bien avant que les Européens ne débarquent en Amérique du Nord, il existait un commerce dynamique entre les différentes communautés autochtones habitant le continent. Cette activité est devenue le gagne-pain de plusieurs à l'époque coloniale.

La formation du trappeur a grandement évolué avec le temps. Auparavant basée sur l'expérience et l'observation, elle repose aujourd'hui sur des cours allant de la biologie à l'apprêtage, en passant par l'étude des politiques en vigueur. Les pièges ont aussi subi des transformations. Il existe d'ailleurs une réglementation internationale sur le piégeage sans cruauté et sur les mécanismes de vérification des pièges. Le Québec est l'un des chefs de file dans ce domaine.

À côté des animaux à fourrure sauvage, on retrouve les animaux issus de fermes d'éle-

vage. Dès les débuts de la colonie, les trappeurs avaient l'habitude de garder les renards vivants et certains autres animaux capturés hors saison jusqu'à ce que leur pelage se développe et atteigne une plus grande beauté. Ce sont probablement les débuts de l'industrie de l'élevage des animaux à fourrure.

Mais le véritable élevage des animaux à fourrure à des fins commerciales est inauguré à l'Île-du-Prince-Édouard dans les dernières décennies du XIX^e siècle. L'initiative revient à Benjamin Hayward qui instaure cette pratique dans le but d'éviter l'extinction de la race que menaçait un pillage incontrôlable. Fait encore plus important, l'initiative de Hayward fait du Canada l'un des pionniers à l'échelle mondiale de ce type d'industrie. Au Québec, les premiers renards élevés avec succès le seront en 1898.

AUX ORIGINES DU COMMERCE DES FOURRURES

Le commerce international des fourrures remonte aussi loin que l'histoire des nations elles-mêmes! L'Arménie est considérée comme l'un des premiers grands centres de la fourrure, rôle qu'elle assumait pendant des siècles. D'ailleurs le mot «hermine» dériverait de l'animal désigné à l'époque de «rat arménien». À partir des années 1000 et jusqu'en 1453, le plus grand marché de fourrures sera Byzance. Puis, le centre des activités se concentrera en Europe, notamment à Venise, Gênes et Londres.

Les fourrures transitent par divers pays européens. Certaines proviennent des pays du bassin méditerranéen et de l'Afrique du Nord, d'autres des îles Britanniques et des Flandres. Les marchés du nord-est de l'Europe tels ceux du Danemark, de la Suède, de la Prusse, de la Pologne et de Moscovie sont au premier plan des sources d'approvisionnement.

DES FOURRURES CANADIENNES

Si le commerce des fourrures est une activité économique importante en Europe, il ne se compare en rien à l'impact qu'il aura sur l'histoire et le développement du Canada. En effet, la recherche des précieuses peaux a guidé l'exploration du territoire, en plus de déclencher des rivalités entre les pays, compagnies et individus impliqués dans ce commerce. On prétend même que le financement du commerce des fourrures aurait mené à la fondation de la première banque du pays – la Banque de Montréal, en 1817 – et que la plupart des contrats étaient rédigés sur des peaux de castor! Signifions qu'entre 1660 et 1760, 25 millions de peaux de castor seront expédiées vers la France.

Lorsque les Européens accostent sur les rives du golfe du Saint-Laurent, vers la fin du XV^e siècle, c'est d'abord le poisson qui les attire, la fourrure demeurant un sous-produit mineur des voyages de pêche. Il existe néanmoins des navires dont l'activité consiste essentiellement à trafiquer des fourrures. Cette collecte se veut toutefois une activité saisonnière largement tributaire des conditions climatiques et des Autochtones. Il faut attendre les voyages de Jacques Cartier, en 1534, pour obtenir les premiers témoignages détaillés d'échanges de fourrure entre les Européens et les Autochtones.

Ce n'est toutefois que vers 1580 que naît à proprement parler le commerce des fourrures en tant que but de voyage à partir de l'Europe. Ce changement coïnciderait avec les débuts d'une demande pour le chapeau de feutre de castor. De plus, la conjoncture difficile du dernier quart du XVI^e siècle, en raison notamment de guerres, perturbe les réseaux traditionnels d'approvisionnement en Europe procurant du coup l'occasion aux fourrures d'origine nord-américaine d'entrer sur le marché européen.

Le port de La Rochelle deviendra une plaque tournante de l'importation des pelleteries américaines en Europe. Les ballots qui arrivaient du Canada étaient entreposés pendant quelques semaines ou quelques mois dans le port. Puis, les peaux et les pelleteries étaient ensuite réexpédiées dans différentes villes comme Paris, Lyon, Rouen, Amsterdam, Bordeaux, Marseille, Genève, ou encore dans celles d'Italie, d'Espagne et des pays nordiques.

Si le XVII^e siècle voit tour à tour le triomphe et la chute provisoire du castor, le XVIII^e siècle voit se rajouter de plus en plus de ballots de pelleterie mélangée. À côté du castor, les peaux de chevreuil, cerf, orignal, martre, loutre, ours, loup, lynx, vison et renard occupent

À l'époque de la Nouvelle-France, le castor était l'animal le plus recherché pour l'exportation de sa fourrure. (Banque d'images Cap-aux-Diamants).



La Compagnie de la Baie d'Hudson fut créée en mai 1670. Nous voyons ici les armoiries. (Archives de Cap-aux-Diamants).



une place grandissante. En 1743, par exemple, on voit arriver en nombre de peaux, 127 080 castors, 110 000 marmottes, 30 328 martres, 10 700 renards, 16 512 ours, 9 000 loutres, 3 500 pékans, 1 700 visons, 1 267 loups, 1 220 lynx et... 9 gloutons!

L'ORGANISATION DU COMMERCE DES FOURRURES

Pendant l'époque coloniale, des monopoles sont mis en place. Ils sont souvent la propriété d'intérêts métropolitains. On installe des comptoirs, dont certains deviennent permanents, où les traiteurs attendent ou vont au-devant des Autochtones pour conclure des ententes et s'assurer l'exclusivité de leur commerce. Entre 1597 et 1632, une série de compagnies se succéderont pour prendre graduellement le contrôle des échanges en Amérique du Nord.

Des particuliers se lanceront aussi dans la traite des fourrures. Ils obtiennent du gouverneur de la colonie soit un permis, soit un congé – permis de circuler dans les forêts – pour négocier avec les Autochtones. À la fin du Régime français, ce sont une bonne vingtaine de marchands-équipiers, une centaine de marchands-voyageurs, et peut-être un millier d'engagés qui commercent avec quelque 50 000 Autochtones. Ceux-ci obtiennent en retour de leurs pelleteries, des outils, ustensiles, objets de décoration et textiles, sans oublier les armes et l'eau-de-vie.

PUISSANTE COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON

Au pays, la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH) est une véritable institution dans le commerce des fourrures. Fondée en 1670,

celle-ci imposera sa domination, pendant quelque 200 ans, sur un territoire presque aussi grand que le Canada actuel!

Au cours du XIX^e siècle, la CBH étendra graduellement ses activités de traite vers les régions inexploitées du nord et intensifiera sa lutte contre la concurrence des commerçants indépendants aux diverses frontières de son territoire. Elle sera même à l'origine de l'implantation d'un programme de conservation du castor.

En 1867, l'Acte de l'Amérique britannique du Nord, qui fait du Canada un pays, met fin au régime des monopoles. La CBH cède, moyennant compensation, ses droits territoriaux. Cette transaction marque les débuts de la CBH comme entreprise moderne. Ses activités vont désormais comprendre la transformation de ses postes de traite en magasin de détail. Le premier ouvrira ses portes à Winnipeg, en 1881.

TRANSFORMER LA FOURRURE : DE L'EUROPE AU QUÉBEC

L'industrie de la transformation de la fourrure possède une longue tradition en Europe. Des métiers et des techniques se sont développés au rythme où les pelleteries entraient dans les ateliers. Des secteurs entiers de l'économie – chapellerie, mégisserie, chamoiserie, tannerie – dépendent en grande partie des importations qui font vivre de nombreux artisans.

La chapellerie, en raison de la grande popularité du chapeau, était un métier très important. La confection d'un chapeau comporte une trentaine d'opérations, sans compter la fabrication du feutre et l'amalgame des poils de castor. C'est aussi un métier très dangereux, car les chapeliers utilisent une mixture de mercure pour transformer la fourrure en feutre. Les émanations produites endommagent le cerveau. D'où l'expression *mad as a hatter*, c'est-à-dire «fou comme un chapelier».

Courte parenthèse, signalons que la fourrure de castor a toujours été la matière première par excellence de la chapellerie, car son duvet fournit un feutre d'excellente qualité. Le castor ne servira que rarement à d'autres fins en Europe occidentale.

Au Canada, l'industrie de la transformation est beaucoup plus jeune. Sa véritable implantation ne se fera qu'au XIX^e siècle. Bien sûr, on relève des essais antérieurs à cette époque, mais ils demeurent ponctuels. Pensons notamment à Jean Quenet, Étienne



Scène de traite dans l'un des postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson (d'après un dessin de C.W. Jefferys). (Archives de *Cap-aux-Diamants*).

Bedut, Philippe Bastien et Joseph Huppé, chapeliers à Québec et Montréal dont les activités se sont déroulées entre 1693 et 1736.

C'est donc au XIX^e siècle que l'on voit émerger les premières manifestations d'une industrie de transformation. La ville de Québec va d'ailleurs acquérir une réputation internationale dans le domaine des fourrures avec des entreprises comme Holt & Renfrew and Co. (1838), Zéphirin Paquet (1866) et J.B. Laliberté (1867). Ces fabricants importent les fourrures de plusieurs pays et leur salle d'exposition constitue de véritables attractions touristiques!

Montréal occupe également une place importante. Dès la fin du XIX^e siècle, des artisans juifs originaires de l'Europe de l'Est et des Grecs s'installent à Montréal emmenant avec eux leur savoir-faire en matière de transformation de la fourrure. Montréal est encore aujourd'hui un pôle majeur de l'industrie canadienne de la fourrure.

SE VÊTIR ET SE PARER

À l'époque de la préhistoire, l'atout premier de la fourrure est sa chaleur. Plus tard, au Moyen-Âge, ce matériau a tellement de valeur qu'il sera réservé, à coup de lois, à certaines classes de la société. Porter une fourrure deviendra désormais un luxe et non plus une nécessité.

La fourrure sera aussi appréciée pour ses qualités ornementales. Bien avant les bijoux, la broderie et les métaux, la fourrure fera office d'objet de parure. Elle symbolisera, le leadership, le courage, la force. Les fourrures se retrouveront aussi sous forme de couvertures, rideaux, coussins, oreillers, carpettes, tapis, boucliers. On dit que le roi Charles V possédait une couverture d'hermine comprenant 2 128 peaux!

Bien sûr, c'est dans les usages vestimentaires que la fourrure atteindra des sommets de raffinement et de luxe. Au XVII^e siècle, le chapeau de castor est la véritable coqueluche en Europe. En le portant, son propriétaire démontre qu'il a de la classe et surtout qu'il est riche. Un autre accessoire fort populaire, et porté autant par les hommes que les femmes, sera le manchon. Certains auront une taille se rapprochant de celle d'un oreiller!

Au Québec, l'histoire de la mode en fourrure est peu documentée. Toutefois, à travers les catalogues, on peut voir les tendances pour certaines époques. On a tous en tête ces images d'antan d'hommes vêtus de leur «capot de poil» et de ces dames élégantes parées de fourrure, sans oublier ces gens à bord de carrioles chaudement emmitoufflés sous de lourdes couvertures de fourrure.

LE RETOUR DE LA FOURRURE

L'industrie de la fourrure canadienne a connu une évolution ponctuée de moments

forts et d'autres plus difficiles. La crise de la fin des années 1980 et du début des années 1990 a été particulièrement difficile pour ce secteur de l'économie en raison des campagnes anti-fourrures des écologistes et de la réprobation universelle.

L'industrie a répliqué en reprenant à son compte les discours écologistes et environnementaux en faisant de la fourrure une ressource naturelle renouvelable. Elle insiste également sur le fait qu'elle n'utilise qu'une partie du surplus produit par la nature chaque année et que sa production n'a recours en aucun temps à des espèces menacées.

Pro ou anti-fourrure, le débat reste ouvert. La fourrure ne laisse personne indifférent. Mais, un fait demeure : ce n'est plus un matériau lourd servant seulement à se protéger du froid. Elle est maintenant traitée comme du tissu par les nouvelles générations de créateurs et de designers. ♦

■
Michèle Jean est historienne.

*Les informations ayant servi à la rédaction de cet article proviennent d'un document de recherche rédigé par l'auteure pour la Société ÉCONOMUSEE® du Québec (SÉQ).

Pour en savoir plus :

Bernard Allaire. *Pelletteries, manchons, et chapeaux de castor. Les fourrures nord-américaines à Paris.* Sillery/Paris, Septentrion/Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 1999, 304 p.

Robert Delort. *L'histoire de la fourrure de l'Antiquité à nos jours.* Lausanne, Ebita Lazarus, 1986, 237 p.

Elizabeth Ewing. *Fur in Dress.* London, B.T. Batsford Ltd. 1981, 166 p.

Thierry Le François et al. *La traite de la fourrure. Les Français et la découverte de l'Amérique du Nord.* Laroche, Musée du Nouveau Monde, 1992, 172 p.

Bruce G. Trigger. *Les Indiens, la fourrure et les blancs.* Montréal/Paris, Boréal/Seuil, 1990, 539 p.

L'histoire sous toutes ses facettes



432 pages, 39,95 \$



Jean-Jacques Simard
La Réduction

L'Autochtone inventé et les Amérindiens d'aujourd'hui

Sorte d'adieu à l'« Autochtone inventé », ce livre crucial, assis sur une complicité durable, à la fois pratique et réfléchi, avec certains « Amérindiens d'aujourd'hui », nourrit d'illustrations concrètes une espérance réalisable : celle de sortir ensemble, Autochtones et Autres, du régime historique de « la Réduction ».

400 pages, illustré, index, 25,95 \$



Lorraine Guay
À la découverte des îles du Saint-Laurent
De Cataracoui à Anticosti

L'auteur a retenu 476 îles sur les 2713 dénombrées. Elle nous promène en douceur d'une île à l'autre et nous offre, comme le souligne Hugues Morrissette, « une mine de renseignements inédits sur cet univers insulaire peu connu dans son ensemble. La multiplicité et la belle diversité des îles du Saint-Laurent y sont remarquablement bien soulignées ».

376 pages, 24,95 \$

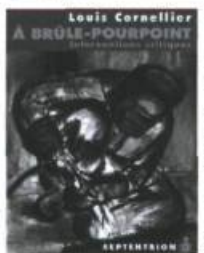


Jean Ferguson
L'Algonquin Gabriel Commandant

Biographie romancée d'un pionnier de l'Abitibi

Gabriel Commandant est né sur une réserve algonquienne en 1891. Sept ans plus tard, l'Abitibi est rattachée au Québec. Il y fera sa vie et marquera profondément le développement de sa région. Entre les mains d'un fabulateur aussi doué que Jean Ferguson, il sort de la légende auréolé de mystère. Est-ce que tout est vrai ?

128 pages, 14,95 \$



Louis Cornellier
À Brûle-pourpoint
Interventions critiques

Peser les idées reçues, les contester et les éprouver pour en connaître la vraie valeur. Peut-être pour finir par y adhérer, parfois, mais souvent, plus souvent même, pour les dégonfler. Voilà la mission du polémiste qui refuse que les idées s'imposent sans qu'on sache vraiment ce qu'elles ont dans le corps. Louis Cornellier aime polémiquer. Cet ouvrage en témoigne.

1300, rue Maguire, Sillery, (Québec) G1T 1Z3
Téléphone : (418) 688-3556 • Télécopieur : (418) 527-4978
www.septentrion.qc.ca

SEPTENTRION 